

avait entraîné le notaire vers le grand rideau qui occupait le fond de l'appartement, et qu'il tira avec violence; tous deux tressaillirent à la vue de l'objet qui se découvrait à leurs yeux.

C'était un portrait en pied, de grandeur naturelle, le portrait d'une femme de vingt ans, vêtue et coiffée à la mode du dix-huitième siècle. Un faible nuage de poudre, répandu sur ses cheveux blond cendré, adouçait encore la blancheur mate de sa peau, et faisait ressortir l'éclat incomparable de ses épaules et de sa poitrine. Peut-être aurait-on pu reprocher à son teint un peu de pâleur, et un léger amaigrissement au pur oval de son visage; mais ces symptômes, presque imperceptibles, paraissaient tenir à une souffrance cachée, plutôt qu'à un état habituel, et ils ajoutaient une sorte de mystérieux attrait à cette idéale beauté. Ses yeux, d'un bleu de mer, de cet azur changeant dont la limpidité et la transparence cachent tant d'abîmes et d'orages, avaient une expression si saisissante qu'on ne pouvait s'en détacher. C'était un de ces portraits regardants, c'est-à-dire qui, soit hasard, soit intention du peintre, vous poursuivent de leur regard, à quelque point de vue que vous vous placiez. Cette illusion d'optique, cette fixité mobile, achevait de donner à cette figure ravissante je ne sais quoi d'inquiétant et d'implacable.

Le cadre était armorié, et portait la date suivante :

MYÈRES, 10 OCTOBRE 1756.

Simon d'Arrioules et M. Ermel restèrent un moment silencieux devant cette magnifique peinture : à la fin, Simon, se tournant vers le notaire, lui dit avec un accent énergique qui rendait plus significative chacune de ses paroles :

— C'est bien elle ! oui, c'est bien ainsi que mon aïeul l'avait vue, que mon père me l'avait dépeinte et que je l'avais rêvée; c'est bien cette Clotilde de Varni dont le spectre insatiable plane encore sur cette famille maudite ! Je savais que ce portrait était ici ; je savais que ce testament terrible était écrit dans cet ardent regard, dans cette date indélébile ; je savais qu'en invoquant cette image comme mon père l'avait invoquée, je vous ferais courber la tête et obéir à mes ordres.

— Ah ! vous êtes impitoyable comme le fut Jérôme ! reprit M. Oalixte Ermel ; impitoyable pour le fils comme il le fut pour le père... Car vous dites vrai, il finit par triompher de ma résistance, et le lendemain... oh ! c'est affreux ! et rien qu'en retraçant ce souvenir, je me sens repris du vertige qui me saisit alors et qui m'a fait passer tant de jours fiévreux, tant de nuits d'insomnie...

— Oui, le lendemain, dit Simon insensible à ce désespoir, vous présentâtes mon père au vicomte de Varni, comme un de vos amis, bon vivant et chasseur intrépide. Il fut reçu, héberger à Maleraygues, et trois jours après, dans une grande battue qui eut lieu aux Combes d'Escanourgues, un coup de fusil, tiré derrière un fourré de chênes, atteignit le vicomte à la tempe et le fit tomber roide mort. Pour sa veuve, pour les autres chasseurs, pour tout le monde enfin, cette mort fut le résultat d'une imprudence ; vous seul y reconnûtes la main de l'hôte mystérieux que vous aviez présenté ; n'est-ce pas cela ? ma mémoire me trompe-t-elle ?

— Non ; elle est aussi fidèle que votre haine, répondit le notaire avec une sombre ironie : mais savez-vous ce qui suivit cette journée fatale ? La veuve du vicomte devint folle de douleur et mourut au bout de quelque mois. Charles, son fils unique, celui-là même que vous poursuivez aujourd'hui, était un enfant de cinq ou six ans ; orphelin, dernier rejeton d'une famille sur

laquelle le malheur et la mort ne se lassent pas, il me fut confié ; je devins son tuteur ; c'est moi qui, en gardant la gestion de sa fortune, pris des mesures pour éloigner cet enfant d'un pays où passer et l'avenir pesaient également sur sa tête ; je vendis tous ses biens, j'en réalisai le prix, que je fis valoir et qui a prospéré dans mes mains ; je voulais que Charles n'eût plus ici un coin de terre, plus un intérêt, plus un lieu ; dès que son éducation fut finie, je lui inspirai le goût des voyages, et malgré mon affection, je n'étais jamais si heureux que lorsqu'il y avait entre nous bien des montagnes et des mers... Ah ! sauver ce jeune homme était désormais ma seule tâche, ma seule espérance en ce monde ! Hélas ! je fis bien plus encore : j'aimais une jeune fille, belle et pure comme les anges ; j'étais aimé d'elle, accepté par ses parents ; nous allions être fiancés, et tout, dans cette union, me promettait le bonheur. Mais à mon retour de Maleraygues, couvert de ce sang que j'avais, sinon versé, du moins laissé répandre, je me jugeai et me condamnai moi-même. Je me dis que les joies de l'amour, les douceurs du foyer domestique n'étaient point faites pour l'homme forcé de léguer après lui un aussi fâcheux héritage ; que, si je n'avais pu échapper à ma destinée, elle devait finir avec moi : je crus qu'en me résignant à vivre seul, à mourir tout entier, je détournerais de Charles une chance fatale, je disputerais à l'avenir le dernier acte de ce long drame. Je rompis mon mariage sous un frivole prétexte ; je vis sans pâler les larmes de ma fiancée ; je scellai mon cœur comme la pierre d'un tombeau. Vieillard de trente ans, je sentis, en quelques jours, vingt années s'approcher sur mon front : mes cheveux blanchirent, mes joues se ridèrent, ma taille se courba ; je pris ces habits de deuil que je n'ai jamais quittés ; il me sembla que je n'avais plus que quelques pas à faire pour sortir de cette vie où il ne me restait qu'à prier, pleurer et souffrir. Ah ! qui m'eût dit que Dieu me laisserait vivre assez longtemps pour que mon sacrifice fût inutile ? qui m'eût dit que cette horrible tâche, dont je voulais être le dernier héritier, retomberait sur moi une fois encore ?... sur moi qui n'ai pas même su mourir.

— Eh bien ! je suis moins généreux que vous, répliqua Simon ; ce testament de vengeance a produit sur tout mon être un effet bien différent ! Il y a, dans ma vie, un jour, une heure qui a dominé et absorbé tout le reste, dix ans se sont écoulés depuis ce jour, et chaque détail, chaque incident, chaque parole est restée gravée dans ma mémoire. C'était à Baveno, aux bords du lac Majeur ; mon père s'y était retiré après la partie de chasse de Maleraygues, et n'avait plus voulu rentrer en France ; sentant que sa fin approchait, il me fit venir près de son lit et me déroula toute cette histoire ; « Simon, ajouta-t-il, tu seras bientôt seul dépositaire de ce secret, seul chargé de cette mission ; ne faiblis pas ; il te faut avoir de l'énergie pour deux ; car maître Ermel s'est laissé gagner par une sottise pitoyable, et qu'en le temps viendra de réclamer son concours, tu trouveras en lui un adversaire plutôt qu'un complice : n'importe ! notre ouïe doit s'accomplir, et la troisième génération être frappée comme les deux autres. Cette fidélité à notre serment est désormais le seul honneur de notre famille : Claude d'Arrioules, mon père, a tenu la parole qu'il avait donnée à madame de Varni mourante ; j'ai tenu celle que j'avais donnée à mon père ; à ton tour maintenant, mon fils ! Jure-moi que tu seras aussi inexorable que nous l'avons été. » Je jurai ; et, à l'instant, il me sembla qu'une nouvelle âme descendait en moi, qu'une puissance inconnue me poussait à l'accomplissement de cette destinée. C'était la robe de Nessus ! Elle étouffait tout à coup mes épaules, étouffant, brûlant, consumant tout ce que j'avais de jeunesse, de compassion et de bonté.